

LES

MODES PARISIENNES.



PRIME DE 1855.

Reconnaissants de la faveur qui n'a cessé, depuis douze ans, d'honorer notre publication, nous avons cru devoir consacrer une partie notable de nos bénéfices de cette année à l'exécution d'une prime dont la valeur artistique dépassât tout ce qu'il nous avait été possible jusqu'à ce jour d'offrir à nos abonnés.

Nous avons demandé à M. Compté Calix douze petits tableaux représentant **LES OCCUPATIONS ET LES PLAISIRS DE LA SOCIÉTÉ ÉLÉGANTE DE PARIS**, M. Compté Calix, le peintre élégant par excellence, nous a donné douze charmantes compositions qu'un de nos plus habiles graveurs, M. Portier, s'est chargé de graver sur acier. Nous avons le plaisir d'offrir à nos abonnés, pour prime des abonnements d'un an, un album inédit, composé et gravé spécialement pour eux, intitulé **VIE ÉLÉGANTE DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE**.

C'est en quelque sorte un complément du journal, puisque c'est la mise en scène et en action de cette société à laquelle appartiennent les modèles que nous reproduisons chaque semaine. Le journal présente le détail, l'album représente l'ensemble.

Si cet album fait tout le plaisir que nous espérons, nous le continuerons l'année prochaine, et nos abonnés posséderont alors une collection représentant *le monde* de notre époque, comme la collection de Moreau, si recherchée aujourd'hui, représente la société du temps de Louis XV.

Nous reconnaissons toujours le droit aux abonnés d'acheter à prix réduit plusieurs primes, s'ils veulent en donner à leurs amis; mais celle de cette année nous coûtant beaucoup plus cher que les autres, nous sommes forcés d'élever à 40 fr. le prix des exemplaires que les abonnés voudront acheter en sus de l'exemplaire auquel ils ont droit.

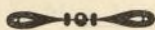
Comme toujours, pour recevoir l'album franc de port, il est nécessaire de nous envoyer deux francs pour l'affranchissement.

Les abonnés de l'étranger devront retirer la prime par l'intermédiaire qui aura fait ou qui fera l'abonnement.

L'album de la *Vie élégante* est fini, il est entièrement gravé, il est en cours d'impression, et nous commencerons à le délivrer à partir du 15 octobre.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — HISTOIRE D'UN MAGICIEN, par THALÈS BERNARD (2^e partie). — LETTRES INÉDITES DE WEBER (1^{re} partie). — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Voici une saison de transition où les modes sont indécises. Les toilettes d'été sont finies, excepté pour les réunions du soir; les toilettes d'automne mêmes touchent à leur fin, et les grandes couturières se préoccupent déjà des modes d'hiver. Madame Minette, qui donne le ton à la fashion féminine et qui, à la grande satisfaction de nos lectrices, répandra désormais ses inspirations sur notre bulletin; madame Minette n'a encore rien décidé pour les coupes nouvelles; mais déjà elle est certaine que les riches étoffes les mieux portées seront encore, cet hiver, les velours, les moires antiques et les reps à raies satinées; pour les robes de soirée et de bal, la variété sera immense, et c'est là que l'inimitable couturière, que les *Modes parisiennes* viennent de s'attacher, pourra exercer tout son goût et toute son imagination.

Nous avons vu de fort beaux mantelets d'hiver en velours noir, gros-bleu et marron : un en velours noir avec de minces et hautes palmes, brodées en soie noire au plumetis, ayant pour garniture une haute dentelle noire dont des palmes formaient aussi le dessin; — un autre en velours bleu Louise, avec des guirlandes de volubilis brodées au plumetis en soie bleue, et garni d'un très-grand effilé du même bleu; un autre, marron, tout parsemé d'étoiles de même nuance brodées en soie au plumetis : une frange marron à tête et moussue, de vingt centimètres de hauteur, était posée tout autour. Ces broderies sur le velours sont d'une grande richesse, et un de ces mantelets porté avec une robe de même nuance, soit en moire antique, soit en velours, composera une toilette vraiment distinguée.

Les beaux châles de cachemire seront aussi très-bien portés; les longs fond noir, fond vert et fond bleu, mis avec des robes de même couleur, seront les préférés pour toilettes d'après-midi; le soir, pour grand dîner, les cachemires indiens avec broderie d'or conviennent mieux. Le cachemire sera aussi beaucoup employé pour robe de chambre; mais les robes de chambre en velours noir resteront les plus aristocratiques : on les ornara avec une charmante peluche inventée par la maison Couchonnal. Cette peluche, au duvet noir, gris et blanc, se découpe en coquilles de pélerin; bordées tout autour d'un petit effilé noir, cela

compose des bordures du plus gracieux effet, dont on garnira les manteaux, les mantelets et les robes de chambre de velours noir.

La cour est réinstallée aux Tuileries, mais les réceptions et les fêtes n'ont pas encore commencé; quelques fraîches toilettes se montrent pourtant à l'Opéra ou dans les grands dîners. A la dernière représentation de *la Favorite*, nous avons été frappée par le contraste de deux beautés qui différaient autant de visage que d'ajustements. Une jeune femme très-blonde portait une robe en grenadine bleu de ciel, sur la jupe de laquelle un beau point d'Angleterre formait tablier; chaque rang de point était relié par un nœud en ruban taffetas du même bleu que la robe. Le corsage, très-décolleté, était à pointe; un point d'Angleterre du même dessin, mais moins haut que celui de la jupe, couvrait ce corsage plat et s'enroulait en trois rangs sur les manches. L'agrafe et les boutons d'oreilles étaient en perles fines. La coiffure était simple et charmante : dans les bandeaux, relevés et séparés en deux, passait un rang de grosses perles fines, clos par derrière, sous les cheveux, qui s'enroulaient en plusieurs torsades, et qui, frisés à l'extrémité, retombaient en boucles sur la nuque. L'autre femme, très-brune, au beau profil italien, portait une robe pourpre en moire antique; des broderies en jais recouvraient presque en entier le corsage décolleté et à pointe qui dessinait une taille svelte. Les manches, courtes, avaient des broderies pareilles et laissaient retomber sur un bras admirable une frange en jais noir. Les boutons d'oreilles et la broche étaient en rubis, et sur les bandeaux plats resplendissait un rang de rubis incomparables. Derrière la tête, flottaient, comme deux ailes, deux barbes claires en dentelle noire; une rose naturelle fixait ces barbes au chignon : on eût dit une phalène attirée par la fleur.

Les coiffures seront fort variées cet hiver; les boucles anglaises qui vont si bien aux blondes, reparaitront, dit-on, et seront accompagnées par les bouts frisés des cheveux longs qui continueront les boucles sur le derrière de la tête. Les peignes en or et en pierreries seront aussi adoptés. Déjà les bijoutiers les plus en renom en préparent de merveilleux à treillis d'or et d'émail tout scintillants de petits brillants. Nous avons vu aussi de forts beaux bracelets formés d'une bande de réseaux d'or noués; sur le nœud seul sont semées les pierreries. Les grands camées d'Italie sur fond d'opale redeviennent à la mode; les portraits en miniature sont proscrits. En fait de bague, on ne peut se permettre qu'une pierre antique ou qu'un petit cachet en malachite ou en lapis-lazuli sur lequel sont gravées les armes ou les initiales.

S'il est des moments de halte et d'attente pour les robes et les chapeaux, il n'en est pas pour les objets de lingerie chaque jour nécessaires et sans cesse renouvelés pour la toilette d'une élégante : hiver comme été, c'est le bas de fil d'Écosse à jours ou à coins qui doit chausser une jolie jambe; seulement en hiver on

met par dessous un bas en cachemire couleur de chair, puis vient la chemise en fine toile de Hollande ou en batiste garnie de valenciennes autour de la gorge et des manches, et quelquefois brodée au-dessous de la dentelle. Ces chemises de luxe sortent de la maison Daniel Deray; puis vient le corset en moire ou en taffetas blanc de chez madame Dumoulin, puis une première jupe en percale forte et à menus plis garnie en bas d'une valenciennes de deux centimètres de haut; puis une seconde jupe plus riche, brodée au plumetis ou à l'anglaise, jusqu'aux genoux; quand la jupe doit être mise avec les robes ouvertes ou avec les robes de chambre, la broderie remonte et se distribue en tablier sur le lé du devant. Nos abonnées en trouveront un modèle sortant de la maison Daniel Deray, dans la gravure de ce jour. Ces jupes ont presque toujours un corsage plat garni de dentelle et brodé sur la poitrine pour mettre avec les corsages de dessus ouverts; puis viennent les fichus à col ou à la Vierge et les manches de dessous toujours assorties au fichu. Les manches les plus nouvelles sont encore les manches Pompadour et les manches Eugénie inventées par la maison Daniel Deray; cependant pour les jours froids on prépare déjà, à la *Couronne royale*, des manches fermées qui seront d'une coupe charmante: nous les décrirons à nos abonnées quand elles seront en vente. Nous touchons à la saison des petits bonnets du matin; ceux en guipure ou en point de *Bruxelles* montés en *colimaçon* sont tout à fait nouveaux. La dentelle s'enroule autour du chignon et forme à la fois le fond du bonnet et, par un dernier rang, sa garniture qui vient flotter à la naissance du bandeau; pour les bonnets simples, un petit ruban posé sur la tête de la dentelle en suit les enroulements. Pour les bonnets plus riches en point d'Angleterre, le petit ruban est remplacé par un cordon de fleurs formé par des *violettes*, des *boutons de rose pompon*, des *primevères* ou des *ne m'oubliez pas*; rien n'est joli comme ces bonnets que madame Daniel Deray vient d'imaginer. Puisque nous parlons de cette maison, mentionnons le magnifique linge damassé à dessins de fleurs, d'oiseaux et de rosaces qu'on y trouve; les chiffres ou les armes en couleurs sont brodés aux angles de ces belles nappes qui recouvrent une table comme d'un tissu de nacre et d'argent. L'autre jour, à un grand dîner à la campagne, chez la baronne de V..., dans sa délicieuse villa d'Andilly, nous fûmes éblouie par une de ces nappes merveilleuses au milieu de laquelle s'élevait un beau dressoir d'argent couronné d'une corbeille de fleurs: il y avait là grande et aimable compagnie, et le soir on joua le *Caprice* d'Alfred de Musset dans une magnifique salle de billard transformée en théâtre. Parmi les spectateurs se trouvait la jeune muse, mademoiselle Adela Delvigne, dont nous avons donné des vers dans notre dernier numéro. C'est par erreur que nous avons annoncé sous le titre d'*Heures du soir* le recueil de poésies de cette charmante jeune fille, publié par Dentu. Le titre de ces premiers chants est: *Larmes et*

Sourires, ce titre résume bien les épanchements d'un cœur de dix-huit ans.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe en taffetas marron: la jupe a trois volants ornés de dispositions violet et vert; les mêmes dispositions se répètent sur le corsage plat et fermé, autour des basques et sur les volants des manches à doubles bouffants; — mantelet tout en guipure de la maison Daniel Deray; manches de dessous garnies de guipure (c'est par mégarde qu'un col assorti a été omis par le dessinateur); — chapeau en dentelle noire, orné sur la passe de deux touffes de fuchsias blancs et roses; tour de tête en blonde blanche et en fleurs pareilles à celles du chapeau; brides en taffetas rose; — gants en chevreau paille; — brodequins en taffetas marron.

Seconde toilette. — Robe de chambre en foulard bleu à petits carreaux blancs: les lés flottants de la jupe sont garnis de deux rangs d'effilé moussu bleu et blanc, et de deux rubans bleus posés à plat; la pélerine a le même ornement; la taille est serrée par un ruban de taffetas bleu formant ceinture et retombant en grand nœud par-devant: la jupe de dessous est en jaconas blanc, brodée au plumetis sur tout le lé de devant; — col en batiste brodé; — manches de dessous en batiste à poignets brodés.

Fauteuil en tapisserie, table en bois de rose, cassette nacre et or remplie de parfumerie de chez Guerlain.

HISTOIRE D'UN MAGICIEN.

(SUITE.)

Je n'avais guère de compagnons d'études. Les jeunes gens de la ville passaient leur temps à raconter des bonnes fortunes imaginaires, à boire ou à pourchasser quelques filles d'auberge: en conséquence, leur société ne pouvait me convenir. J'avais avec quelques-uns d'entre eux des rapports forcés, et, quand ils me rendaient visite, je fermais mes livres hébreux ou espagnols pour causer amicalement; quelquefois même je les suivais au *Bras-d'Or*, où nous faisions des dîners excentriques qui commençaient par le champagne et finissaient par le potage; mais je rentrais bientôt chez moi. Le pasteur protestant dont j'ai déjà parlé était l'un de ceux que je voyais le plus souvent; pourtant, comme

il me raconta un jour qu'il avait manqué sa fortune en refusant sottement d'épouser une grosse veuve qui lui faisait les yeux doux, je cessai de le fréquenter.

C'est vers le moment où mes relations avec lui devinrent plus rares qu'un vieux parent fixé dans le Midi me prit en affection. Pendant que mon père manifestait déjà contre moi des dispositions hostiles en m'accusant d'ignorance et de paresse pour couvrir son égoïsme, mon parent s'intéressait, au contraire, au développement de mon esprit; mon intelligence était lourde à cette époque, mais mes cahiers témoignaient que j'avais suffisamment travaillé. Outre que j'avais eu constamment les prix de français au lycée, j'avais depuis amoncelé un effrayant chaos de notions de toute nature, obéissant ainsi à une voix instinctive qui me disait d'accumuler ce que j'élaborerais plus tard.

Si la mort n'avait pas arrêté les bonnes intentions de mon parent, depuis longtemps j'aurais réalisé en tout ou en partie le projet que j'avais formé d'exécuter sur les langues un travail analogue à celui de Cuvier sur les ossements. L'étude des idiomes de l'Orient était indispensable pour ce but, et, pour les acquérir, il m'aurait fallu de l'indépendance; elle n'a pu venir : ma première direction est donc restée stérile.

Comme j'étais engagé un jour, dans une discussion animée sur la transformation des substances, avec la personne dont je viens de parler, il s'ouvrit tout à coup à moi, et me fit connaître ces curieuses idées d'alchimie dont je parlerai au chapitre suivant.

Assurément c'était là une belle matière pour faire naître en moi la métaphysique, et pourtant je restai ce que j'avais été, un esprit spontané qui éprouvait des sensations et accumulait des faits.

Une seule fois, je crus qu'une voie nouvelle allait s'ouvrir devant moi. Je venais de quitter mon alchimiste, et, après avoir descendu machinalement la grande Calade, je gagnai la porte de l'Oulle, puis la Barthelasse, puis Villeneuve-lez-Avignon, où j'allais souvent admirer le tombeau d'Innocent VI.

J'entrai dans la grande Chartreuse, énorme construction délaissée aujourd'hui, et j'allai m'asseoir sur une vasque de pierre, de laquelle s'échappait autrefois de fraîches eaux destinées à arroser le jardin des moines. En face de moi, brillait la lune, qui jetait ses vifs rayons à travers les dentelures d'un gracieux clocheton tremblant sur sa frêle base.

Je regardai les dentelures de pierre, la lune et le ciel, la vue de toutes ces étoiles semées dans l'espace me causa un tremblement nerveux que je ne savais comment expliquer. Je venais de lire le *Traité d'astrologie* de François d'Ailly, et, tout en rejetant les idées absurdes qui attribuent aux étoiles une influence sur notre destinée, je me demandai si celle-ci ne devait pas un jour s'accomplir dans ces mondes mystérieux qui roulent impassibles sur nos têtes. Cette impression ne dura qu'un moment. Une orfraie qui élevait son cri monotone au milieu du silence de la nuit m'obligea de

sortir brusquement de ce lieu désert. Je franchis à la hâte les grandes salles dont les pavés sonores bruisaient sous mes pas; il me semblait que ces murailles abandonnées pesaient sur ma poitrine : aussi respirai-je avec bonheur quand je me retrouvai à l'air libre. Je me retournai pour voir la Chartreuse, squelette oublié, dormir tranquille sous le ciel bleu. Une inscription placée au-dessus de la porte attira mes regards; je me rapprochai pour la lire, et je pus distinguer ces deux mots, qui brillaient ironiquement aux rayons de la lune :

DECOR CARMELI.

III.

Ce chapitre va ajouter une page à l'histoire du dix-huitième siècle, page mystérieuse, obscure, trop bizarre peut-être, mais qui a du moins pour elle le mérite de la nouveauté. On s'étonnera vraisemblablement tout d'abord en m'entendant parler d'alchimie et d'or potable, et l'on sera porté à croire que j'imagine les légendes merveilleuses dont je vais entretenir mes lecteurs; mais je puis affirmer qu'en tout ceci je joue un seul rôle, celui d'historien. Je relate fidèlement les choses qui m'ont été racontées et mes propres impressions à l'égard de ces récits. Certes, on a lieu d'être surpris qu'à l'époque où vivaient Lavoisier et Priestley, des hommes aient pu se rencontrer qui croyaient non pas à la seule possibilité de transmuter les métaux, car ceci n'a rien de plus absurde en soi que la fabrication du diamant, mais à une merveilleuse faculté de prolonger indéfiniment la vie humaine en régénérant par ingestion le sang épuisé. Toutefois cette prétention n'était pas nouvelle parmi les alchimistes, car le premier d'entre eux, le fameux Géber, le fondateur de l'école arabe, l'auteur de la *Somme de perfection*, parle d'un *élixir rouge* qui peut guérir toutes les maladies et reculer l'heure de la mort.

C'est, en effet, le point fondamental de la croyance alchimiste, qu'il y a une substance composée de deux principes premiers, le chaud et l'humide, le mercure et le soufre, le mâle et la femelle, et que, par ces deux principes, Dieu a produit toutes choses; les métaux, les végétaux, les animaux, l'homme lui-même, au point de vue de la vie organique, ne sont qu'une combinaison de mercure et de soufre. Pour retrouver le secret de leur composition, il faut donc prendre la substance qui est formée de ces deux principes, et, par une combinaison rationnelle, on arrivera à produire successivement l'or, l'argent et même la vie (1). Aussi la croyance populaire attribuait-elle au fameux Albert le Grand la fabrication d'un homme magique qui accomplissait avec facilité des opérations mathématiques.

(1) « Les métaux étant la seule production des astres et des éléments, ils sont les enfants de la nature, et peuvent être les fruits de l'art. L'homme, à l'imitation de la nature, peut en tirer la santé et les richesses. » Extraits du G. MS., chap. 1^{er}.

Une légende encore plus extraordinaire rapporte que le même savant, voulant traiter un jour un comte de Hollande, fit dresser la table au milieu d'un jardin couvert de neige; on était alors en plein hiver. Les convives, étonnés, hésitaient à prendre place, lorsque tout à coup l'air s'adoucit, la neige disparaît par enchantement, et, sur les rameaux noirs des arbres glacés, germent en un clin d'œil les feuilles et les fleurs. Toutefois cette puissance de produire la vie à volonté n'est pas précisément attribuée aux alchimistes, qui, d'après leurs propres expressions, ne font que surprendre la nature et la fortifier. Ils peuvent donc faire de l'or ou de l'argent, réparer le sang affaibli, rappeler la circulation éteinte; mais là s'arrête leur puissance (1).

Le monde est donc posé devant eux comme une fée-rie étincelante dont il faut deviner le sens. Pendant que le vulgaire croit à la multiplicité des corps simples, différenciés par le poids, par la densité, par la couleur, les alchimistes savent que rien de tout cela n'est inhérent à la substance proprement dite. Ils savent que les corps peuvent être dépouillés des différences constituées par la coloration. Ils savent de plus que l'élévation ou l'abaissement de la température suffit pour faire disparaître les natures de *solide* ou de *liquide*, toute chimie étant relative à l'état atmosphérique de notre globe. Donc les corps n'étant durs, denses, colorés, solides, que par une vaine apparence, il y a au fond de chacun d'eux une ou plusieurs substances toujours identiques, qui par leurs combinaisons diverses produisent le spectacle du monde. Chez les anciens, c'étaient les quatre éléments qui jouaient ce rôle; les alchimistes simplifient le problème et n'admettent qu'une matière première composée de deux éléments, mercure et soufre. Celui qui la sait préparer peut tout produire; car, si les plantes, les métaux, les minéraux et la terre même sont réductibles en eau (gaz), de même il n'y a aucun esprit, eau, huile ou liqueur, qui ne soit réductible en terre (2), c'est-à-dire que la nature première prend successivement toutes les formes,

(1) « L'esprit de la sagesse, dit Paracelse, n'est jamais en repos qu'il ne tire du sein de la nature les mystères que Dieu y a renfermés en élevant, en exaltant le soufre embryonné par l'art à une plus haute perfection qu'il ne la possède.

» Et comme la femme ne peut engendrer sans l'homme, la nature ne peut rien faire de grand sans son art, qui peut en faire une huile rouge par l'esprit mercuriel pour teindre le cristal en un excellent hyacinthe, ou graduer les pierres vulgaires, changer les précieuses en vraies escarboucles, et enfin teindre l'argent en une chaux aurifique.

» Ce travail est très-grand et demande une main très-experte et très-consommée dans les expériences, parce qu'il renferme la transmutation des métaux, la coloration des pierres précieuses, les remèdes et la médecine universelle pour traiter les malades.

» Il gradue et perfectionne les corps à tel point, que le soufre de l'or gradue l'or, celui d'argent, l'argent; celui de cuivre, le cuivre; celui des hyacinthes, les hyacinthes; celui de l'urine, le corps humain en une santé parfaite. » MS., chap. 45. *Anatomie du végétal*, p. 22.

(2) Extrait du G. MS., chap. I^{er}.

tous les noms : tous les corps qui existent, liquides, solides ou gazeux, organiques ou inorganiques, sont des composés binaires.

Pour les reproduire à volonté, il suffit donc de traiter convenablement la matière première, qui, d'abord noire, arrive par diverses transformations à la *queue du paon*, en état bigarré, après quoi elle devient blanche, puis rouge, et transmute les métaux en argent et en or. « O soleil! s'écrie Basile Valentin dans ses *Enigmes métalliques*, tu es le roi du monde, et la lune (l'argent) soutient ton royaume : vous êtes tous deux conjoints fixement par Mercure; vous ne faites rien faire qu'à l'aide de Vénus (l'étain), qui a choisi Mars (le fer) pour son époux. La grâce de Jupiter (le cuivre) ne doit pas être perdue, afin que le vieillard Saturne (le plomb) se puisse faire voir par diverses couleurs de noir en blanc, de blanc en rouge. Il meurt promptement, mais se réveille bientôt (1). Ce galimatias signifie en français que les planètes ont chacune leur rôle dans la fabrication de l'alkaest. Mars ou le fer est le vaisseau qui renferme Saturne ou le plomb philosophique; Vénus ou l'étain reçoit la projection de la poudre rouge, etc. (2).

Je n'en dirai pas davantage sur le compte des vieilles écoles hermétiques; les esprits curieux d'étudier ces matières si ardues par la forme bizarre que les alchimistes ont donnée à leurs recettes pourront consulter avec fruit, soit les livres hermétiques eux-mêmes, soit quelques ouvrages plus récents, tels que l'*Histoire de l'alchimie* de Lenglet-Dufresnoy, la *Philosophie chimique* de M. Dumas, et surtout les livres du bénédictin Pernety, qui a prétendu bravement qu'Homère a donné tout au long dans l'*Iliade* une recette pour faire la pierre philosophale. Le combat de Vulcain avec le Xanthe, c'est la lutte de l'eau et du feu; l'ardeur des Grecs à posséder les chevaux blancs de Rhésus ou Hélène vêtue de voiles blancs, c'est une symbolisation des travaux à faire pour obtenir la pierre au blanc.

Sans doute il y a dans les écrits hermétiques bien du fatras, bien des choses inutiles, beaucoup de creuses discussions; mais pourtant, si je suis quelquefois tenté de rire en face de leurs tirades métaphysiques et peu substantielles, j'éprouve la même hilarité lorsqu'un savant moderne, exagérant les résultats de l'empirisme, fait entendre ces paroles :

« Toute la doctrine des prétendus éléments, des principes des corps, de leurs composants, de la composition de différents ordres de composés, se réduit maintenant à des idées aussi simples que précises.

» Il n'y a ni hypothèses, ni distinctions futiles, ni abstractions erronées dans les idées actuelles des chimistes, et l'obscurité qui régnait autrefois dans cette partie de la science est entièrement dissipée, en même temps que la source de discussions vagues et intermi-

(1) Opérat. philosophiques, MS., p. 20.

(2) Emblèmes de Solidonius, MS., 4^e figure, p. 20 b.

nables est entièrement tarie. On n'agitera plus désormais dans les écoles les questions inutiles de la matière primitive et de ses propriétés, de son unité ou de sa multiplicité; des quatre, des trois, des deux éléments ou de l'élément unique; du prétendu rapport des éléments entre eux, de leur transformation ou de leur passage les uns dans les autres. Tous ces rêves d'une prétendue philosophie spéculative se sont évaporés devant des faits découverts par la philosophie expérimentale (1). »

Il résulterait de ces paroles, empreintes d'un grossier empirisme, que l'étude des philosophes alchimistes serait complètement stérile, et que d'un autre côté la chimie actuelle serait une science complètement expérimentale, elle qui repose précisément sur une hypothèse, la théorie atomiste. Or, s'il faut reconnaître que la science moderne a multiplié ses découvertes à l'infini, on doit avouer qu'elle s'est trop écartée de cette philosophie générale, qui cherche à lier la métaphysique aux sciences d'observation.

Dans l'ordre matériel d'ailleurs, les alchimistes ont fait d'importantes découvertes : Arnaud de Villeneuve nous a donné l'esprit-de-vin et l'essence de térébenthine; Roger Bacon a découvert ou fait connaître la poudre à canon; Paracelse, l'usage du mercure et de l'opium. Puis, outre ces découvertes qui nous sont connues, combien d'autres encore seront retrouvées dans les écrits des alchimistes, quand un esprit laborieux aura eu la patience d'analyser leurs œuvres !

Le savant auteur de la *Philosophie chimique* nous en donne un exemple bien remarquable au sujet de l'esprit pyro-acétique, que l'alchimiste Riplée désigne sous le nom d'*eau ardente* et dont il décrit ainsi la préparation :

« Pour faire, dit-il, l'*élixir des sages*, la pierre philosophale, il faut prendre, mon fils, le mercure des philosophes et le calciner jusqu'à ce qu'il soit transformé en *lion vert*, et, après qu'il aura subi cette transformation, tu le calcineras davantage, et il se changera en *lion rouge*; fais digérer au bain de sable ce *lion rouge* avec l'*esprit aigre des raisins*, évapore ce produit, et le mercure se prendra en une espèce de gomme qui se coupe au couteau; mets cette matière gommeuse dans une cucurbitte lutée, et dirige sa distillation avec lenteur; récolte séparément les liqueurs qui te paraîtront de diverses natures : tu obtiendras un flegme insipide, puis de l'esprit et des gouttes rouges; les ombres cimmériennes couvriront la cucurbitte de leur voile sombre, et tu trouveras dans son intérieur un véritable dragon, car il mange sa queue. Prends ce dragon noir, broye-le sur une pierre, et touche-le avec un charbon rouge; il s'enflammera, et, prenant bientôt une couleur citrine glorieuse, il reproduira le *lion vert*. Fais qu'il avale sa queue, et distille de nouveau le produit. Enfin, mon fils, rectifie soi-

gneusement, et tu verras paraître l'*eau ardente* et le sang humain (1). »

Du reste, admettant que ces études un peu abstruses n'eussent pas grand intérêt pour les gens du monde, l'alchimie, science mystique et religieuse, offre toujours un aliment à la curiosité par son brillant côté légendaire. Est-il rien de plus bizarre et de plus intéressant à la fois que la biographie de ce Raymond Lulle, qui vécut quatre-vingt-quatre ans en empilant dans sa vie merveilles sur merveilles et dans sa tête recettes sur recettes, soufflant, analysant, sublimant, carbonisant, faisant à la fois de la physique, de la chimie, de la médecine et de la théologie, voyageant constamment dans toute l'Europe, et jouant en même temps le personnage d'un aventurier romanesque et celui d'un grave penseur? Il avait pourtant commencé, comme le fit plus tard saint Ignace, par la galanterie et la dissipation. Né à Majorque, il devint un jour amoureux d'une personne charmante, et l'aima avec toute l'ardeur de son tempérament espagnol. Sa maîtresse, ayant essayé vainement de le rappeler à la raison, lui donna un rendez-vous chez elle, et, n'ayant pu obtenir de lui qu'il renoncât à sa passion, se découvrit le sein tout à coup et lui montra qu'il était dévoré par un horrible cancer. Saisi d'horreur, Raymond Lulle se retira dans sa demeure, et, après y avoir vu apparaître le Christ, prit la résolution de renoncer au monde. C'est à trente ans qu'il entra ainsi dans le cloître. Il n'y pouvait rester inactif, et, après avoir étudié toutes choses, il conçut l'idée d'une croisade spirituelle destinée à convertir les infidèles par la raison. Après de grands voyages qu'il exécuta sans succès dans ce but, il vint se faire assassiner à Bougie, comme il prêchait le christianisme aux infidèles; son corps fut reconnu de quelques matelots, si l'on en croit la tradition, par une lueur étrange qui en émanait. De toute manière, la vie de cet alchimiste fut bien remplie, puisqu'il a laissé dix volumes in-folio; s'il avait eu une existence moins active, il aurait pu écrire autant qu'Albert le Grand, qui en a laissé vingt et un.

C'est après la mort de Paracelse que la chimie, s'écartant de l'école arabe, entre dans une nouvelle ère et que les philosophes hermétistes disparaissent presque complètement. On ne connaît au dix-huitième siècle qu'un seul véritable alchimiste, le docteur Price, qui s'empoisonna en 1784, après avoir mystifié en Angleterre un nombre considérable d'amateurs plus ou moins crédules qui le forcèrent, pour son malheur, d'opérer sous les yeux de la Société royale.

Les alchimistes dont je me propose de parler étaient

(1) Dumas, *Philosophie chimique*, p. 30.

Dans ce jargon énigmatique, il faut entendre ainsi les termes : le *mercure philosophique* est le *plomb*; le *lion vert*, du *massicot*; le *lion rouge*, du *minium*; mis en contact avec le *vinai-gre*, ce dernier produit de la *gomme* ou de l'*acétate de plomb*, et on peut voir dans le livre cité une explication complète de l'énigme.

(1) Fourcroy, *Philosophie chimique*, p. 21.

contemporains de ce docteur Price, avec lequel ils n'eurent aucune relation, à notre connaissance du moins, et le plus grand nombre procédait de la meilleure foi du monde, comme j'ai pu m'en convaincre par mes conversations avec ceux d'entre eux que j'ai connus personnellement : *Alchemia est ars cujus initium laborare, medium mentiri, finis mendicare*. Ce proverbe, qui courait dans les écoles alchimistes du moyen âge, ne se trouve pas vrai appliqué aux philosophes hermétistes dont nous parlons; car ils étaient sincères, je l'ai dit, et de plus ils étaient riches. C'est dans le dernier quart du dix-huitième siècle, à une date que je laisserai indéfinie, m'imposant la loi de ne rien inventer, c'est dans le dernier quart du dix-huitième siècle, dis-je, qu'existait cette mystérieuse société hermétique. Elle avait quatre foyers : Londres, Berlin, Rome et Avignon. Parmi ses membres, qui étaient au nombre d'environ deux cents, figurait dans le foyer de Berlin un certain Morinval, attaché à la bibliothèque du roi de Prusse. Dans le foyer d'Avignon, se dessinait en première ligne le bénédictin Perneti, ardent sectateur du philosophisme; un comte slave, dont je pourrais dire le nom, mais que je me contenterai de désigner par le chiffre 439, qu'il porte dans mes manuscrits, et enfin un juriste qui porte le chiffre 437; il ne me convient pas davantage de faire connaître le nom de ce dernier.

Rien ne serait plus curieux sans doute que des renseignements précis sur l'organisation de la société et une biographie détaillée de chacun de ses principaux membres; mais je ne puis rien dire à cet égard, les alchimistes travaillant d'une manière occulte et transportant le siège de leur association d'une ville dans une autre, dès qu'ils se croyaient en butte aux soupçons de l'autorité supérieure. Leurs manuscrits même sont la plupart du temps écrits en gryphes et absolument indéchiffrables (1).

Quant au caractère personnel des alchimistes, je puis être un peu plus explicite. A part deux ou trois escrocs, il est incontestable que les membres de la société étaient tous animés du plus profond sentiment religieux. La prière qu'on prononçait pour entrer dans l'association en fait foi :

« Je crois comme les anges croient, je crains comme les anges craignent, j'espère comme les anges espèrent, j'adore comme les anges adorent, et comme les anges disent, je dis : ACHABES VAH VENIRAS PSACHÉ BOUCHA TSINECH ÉCHA BEKROOUB VOBRAS ERHO ARTSA ERHO ALLAH, HOSANNAH, HOSANNAH, HOSANNAH. »

Cette prière, qui est de l'hébreu très-authentique,

(1) Voici un échantillon de ces gryphes; dans le MS. marqué C. 45, *Anatomie du végétal*, nous lisons, à la page 23 :

« R de la 4^{re} matière, 5 livre, etc. ;

» La seconde matière se prépare, etc. »

Mais nulle indication sur ces deux matières, qui sont désignées peut-être dans les signes suivants :

V Zs. EDS. DR. DB.

était traduite ainsi dans le latin de l'école : « Agneau, être infini, source de toute grâce, toi notre pâque, déchire le voile qui te couvre! toi, notre frère, viens contre le prince du monde! Ils ont incendié la terre, ils ont allumé la colère du grand juge. Hosannah! »

J'ai eu occasion, du reste, de connaître personnellement 437, et de me convaincre par moi-même que, panthéistes au fond, les membres de la société n'en étaient pas moins excellents catholiques, ayant coutume de consulter le ciel pour chaque opération. En cela ils étaient fidèles aux traditions de leurs maîtres, dont les livres débute toujours par une invocation à Dieu.

Un frère de l'école hermétique s'exprime de cette manière en parlant de l'occlusion de la matière première : « Les recettes des vrais adeptes ne sont jamais données complètement, parce que Dieu lui-même, sans lequel on ne réussira jamais, défend de dire l'essentiel, qui dépend absolument de lui, jamais aucun philosophe hermétique n'ayant parfait l'œuvre sans avoir été guidé, enseigné, dirigé et conduit par Sa-baoth, à qui seul soit gloire, ou par un ange envoyé par lui (1). »

Unis de la sorte par une même idée religieuse, les membres de la société travaillaient, tantôt dans les différents foyers, tantôt dans un foyer commun, à la fabrication de cette première matière, qui n'a jamais été désignée par aucun alchimiste, et que je nommerai, moi, à la fin de cet article.

Ils n'avaient pas les mêmes fonctions, parce que tous ne possédaient pas la faculté de correspondre avec le ciel au moyen des triangles, procédé qui sera expliqué plus bas. Ils acceptaient donc avec une résignation un peu hostile ces paroles de saint Paul :

« L'Esprit a donné à l'un la sagesse, à l'autre la science, à l'autre la foi, à l'autre le don de guérir les malades, à l'autre le don des miracles, à l'autre la prophétie, à l'autre la diversité des langues, à l'autre le don de les interpréter (2). »

Au comte slave, qui portait le titre de roi, étaient dévolues les combinaisons mathématiques, qui offraient souvent une grande complexité. Un autre des frères, qui portait le chiffre 424, correspondait, pour le foyer d'Avignon, avec le ciel, faculté qui était aussi dévolue à Perneti. Celui des alchimistes que j'ai le plus connu; je veux dire 435, n'avait point cette puissance de consulter la parole supérieure, et il y suppléait par une inspiration interne, pour la conduite de sa vie du moins, car à cette époque les travaux des frères avaient complètement cessé. Avant de les connaître, je m'étais toujours figuré qu'un alchimiste était un homme en grande robe, en bonnet magique. 435 n'avait rien de ce caractère étrange : sa parole était fine et animée, ses observations judicieuses, ses manières celles

(1) *Opérat. philosophiques*, MS., épigr.

(2) Saint Paul aux Corinthiens, I, 12, 7.

d'un homme du monde, et il est vraiment extraordinaire qu'il puisse exister des hommes réunissant comme lui cet esprit d'intrigue qui est nécessaire pour réussir dans la société à la plus incroyable crédulité. Je ne puis donner une meilleure idée de cette dernière qu'en racontant une histoire que je tiens de lui-même, et à propos de laquelle je ne ferai aucune réflexion.

Je me trouvais un jour engagé avec lui dans une discussion sur les anges, et, comme je combattais le ministère incessant qu'Origène leur attribue : — Voyez, dit-il brusquement en tirant un épais rideau qui laissa apercevoir une niche dans laquelle se trouvait une statue de la Vierge richement parée, voyez, en présence de celle qui a été conçue sans péché et dont le cœur maternel rayonne sur le monde, pourriez-vous soutenir que le Créateur ait abandonné l'homme à son libre arbitre sans ordonner à l'ange d'être pour lui un frère et un ami. Elles existent, ces créatures immatérielles qui nous font marcher avec terreur dans la forêt ou prêter une oreille attentive aux gémissements des cloches, bercés sur leurs ailes. L'universel amour a voulu remplir le monde d'êtres calmes et purs qui atténuent les blasphèmes de l'homme en faisant monter vers les cieux le concert de leurs oraisons. Ils ne sont pas toujours invisibles, ces gardiens du cœur pieux, et je vais vous raconter un fait personnel qui ne vous laissera aucun doute.

» Pendant les troubles qui suivirent la Restauration, bien que je fusse attaché à la branche légitime, il me répugnait de voir maltraiter les bonapartistes. J'avais quitté la ville, et, passant le fleuve, je m'étais logé à Villeneuve en compagnie de quelques dames qui cherchaient comme moi le repos. Comme je me trouvais un jour avec elles dans l'église déserte, nous vîmes, traversant rapidement la nef, un homme qu'à son costume grossier on aurait pu prendre pour un berger, mais dont le grand front et les yeux pleins d'une bonté intelligente annonçaient une nature supérieure. Il monta dans la chaire, et, me regardant avec attention, commença à parler des épreuves que Dieu réservait aux fidèles. Je vis, à la manière dont il me considérait, que cet homme n'était pas une créature ordinaire et que ce ne pouvait être que mon ange gardien.

» Cependant je jugeai inutile de l'accoster au moment où il descendait de la chaire pour quitter l'église. Si sa parole avait quelque chose d'inquiétant, son regard doux et bon suffisait pour me rassurer. Vienne le malheur, me dis-je, il ne m'abattrait point, puisque j'ai un ami dans le ciel.

THALES BERNARD.

(La fin au prochain numéro.)



LETTRES INÉDITES DE WEBER.

I.

Vienne, 8 octobre 1803.

Cher frère,

Si j'ai tardé si longtemps à te donner de mes nouvelles, cela ne doit pas t'étonner : j'ai dû commencer par remettre mes lettres, ce qui m'a pris beaucoup de temps ; puis je ne voulais t'écrire que lorsque je pourrais t'annoncer que je suis libre. Oui, me voilà libre, tout à fait mon maître, et je ne vis que pour l'art. J'ai eu le bonheur de faire la connaissance de l'abbé Vogler, qui est maintenant mon meilleur ami, et sous la direction duquel j'étudie son excellent système. Je passe quatre ou cinq heures par jour chez lui, et figure-toi quelle joie il me procura dernièrement !

J'étais chez l'abbé, le soir. — Il faut que tu saches qu'il écrit en ce moment, pour le théâtre *An der Wien*, un opéra dont personne n'a encore rien vu ni entendu, car il ne compose que dans la nuit. Tout à coup il court dans la troisième pièce, ferme la porte et les volets, et prend de telles précautions pour empêcher que l'on ne nous surprenne, que je ne sais ce que cela veut dire. Enfin il apporte un paquet de notes, se met au clavecin, et après avoir reçu de ma part la promesse solennelle de ma discrétion, il me fait entendre l'ouverture et quelques autres morceaux. C'est une musique divine ; et puis, le croiras-tu ? il me remet la partition de l'ouverture, écrite de sa main, et me charge d'arranger ainsi, au fur et à mesure, l'œuvre entière pour le clavecin. Je suis à l'œuvre maintenant, et j'étudie, et j'en ai une telle joie, que j'en perds quelquefois la tête (1).

J'ai vu ton frère ; il a eu la bonté de me présenter à Neukomm. C'est un excellent homme, et j'ai l'espoir que nous serons bons amis. De plus, j'ai fait ma visite à Salieri, Taeuber, Girowetz, Schupanzig, Hauschka, tous de grands personnages.

La présente te sera remise par le docteur Munding, après toi mon meilleur ami. Je ne peux t'en dire davantage. Le docteur part à midi, et il est onze heures et demie. Écris-moi bientôt, et beaucoup, et songe que maintenant me voilà tout seul. Adieu.

Ton ami et frère pour la vie, etc.

II.

Vienne, 11 novembre.

Il me paraît que tu ne reçois pas régulièrement mes lettres, car tu termines toujours tes missives par des

(1) Il y a dans le texte : « J'en ai une telle joie, que je voudrais me donner parfois au diable, de joie. »

plaintes sur ma paresse. Tu t'imagines que je dois avoir tant de choses à te mander. Tu es dans l'erreur. Je mène une vie des plus monotones. Des nouvelles locales, il y en a fort peu. D'ailleurs, elles n'ont aucun intérêt pour toi. Je serais embarrassé pour écrire à tout autre qu'à un ami.

Dans ma dernière lettre, je t'ai parlé de l'état de la musique dans cette capitale; voici maintenant quelques détails sur la victoire que le théâtre *An der Wieden* vient de remporter sur celui de la ville. Tous les deux répétaient, sans le savoir, le même opéra français; enfin, le théâtre de la Cour a eu vent de la chose, il s'empresse de devancer la scène rivale: la pièce tombe à plat. Le lendemain elle a le plus brillant succès au théâtre *An der Wieden*; depuis, elle a déjà eu huit représentations consécutives. C'est une œuvre assez faible; l'intrigue est commune, la musique légère: elle est de Dalayrac. L'opéra est intitulé: *L'Oncle valet*.

Au théâtre *An der Wieden*, on doit mettre prochainement à la scène *Cyrus*, opéra nouveau, des frères Seyfried: on en dit beaucoup de bien. Le sujet est un trait de la vie de Pierre le Grand; mais on a reculé l'époque de quelques milliers d'années; le czar a été métamorphosé en roi persan. Cela ne fait rien ici; on n'y regarde pas de si près.

Je suis fâché que mon père ne t'ait pas apporté le second volume de Bach; j'aurai soin de te le faire parvenir avec les exemples. Je voudrais savoir le prix du système choral, par Vogler. Il est vrai qu'il a écrit, en outre, plusieurs ouvrages sur la théorie de la musique, etc. Sur ta recommandation, j'achèterai le *Lied* de Danzi. Danzi est un compositeur de mérite, malheureusement trop peu connu, et qu'à Munich on empêche d'arriver.

Quant à tes observations sur mon *Lied*, voici ce que j'ai à te répondre. A la rigueur, les voix ne doivent point *empiéter* les unes sur les autres, vu que *chaque voix* doit former un tout; mais cela est permis, ce me semble, dans un genre moins sévère, comme celui-ci, où les *trois voix*, surtout d'après le sens du texte, forment un tout entre elles. Il est très-fâcheux que, dans notre art, nous n'ayons d'autre loi que l'expérience, ou plutôt l'usage de nos premiers compositeurs, admis comme règle immuable; la masse se tire d'affaire avec le procédé établi par les grands maîtres. Malheur à celui qui, en pareil cas, n'a pas pour guide le sentiment vrai de l'art! Sans doute, le système de l'abbé Vogler va mettre fin à ces tâtonnements dans les ténèbres; mais bien peu de personnes le connaissent, et il faudra du temps pour déraciner des préjugés surannés, et introduire ce système partout. J'essayerai de résoudre le canon énigmatique de Neukomm.

Je n'ai été ni chez Haydn, ni chez le baron de Braun, mais je me propose d'aller voir ces messieurs incessamment.

J'attends avec impatience l'arrivée de mon père;

aussitôt qu'il sera ici, j'aurai bien des nouvelles à te mander. Maintenant, adieu; réponds-moi bientôt, et n'oublie pas ton frère, etc.

CH. M. DE WEBER.

(La suite au numéro prochain.)

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

Aucune nouveauté cette semaine, mais plusieurs reprises. Aux Français, mademoiselle Rachel a reparu dans son rôle d'*Hermione* et dans celui de l'*Émilie* de *Cinna*. A l'Opéra-Comique, le *Pré aux clercs* a été représenté par l'élite de la troupe, et à la Porte-Saint-Martin, Mélingue a repris les représentations de *Schamyl*, interrompues quelque temps par une indisposition du grand acteur.

* * Mercredi, à la 162^e représentation du *Prophète*, Roger s'est montré comme toujours tragédien lyrique de premier ordre et chanteur émouvant le public, parce qu'il est lui-même profondément ému. Mademoiselle Poinssot, dans le rôle de Berthe, déploie aussi des qualités éminemment consciencieuses et dramatiques comme cantatrice et actrice. Mademoiselle Wertheimer reproduit le personnage exceptionnel de Fidès avec ses traditions, mais en l'animant de sa propre individualité. Il a été joué et chanté si diversement depuis sa création, qu'on doit savoir gré de ses efforts à la tragédienne lyrique qui se tient le plus près de madame Viardot la créatrice. Fidès est chargée de peindre par la diction, le chant, la pantomime, l'amour maternel poétisé, idéalisé, et plus dévoué que celui des amants les plus épris l'un de l'autre. Si l'on ajoute à cela que ce rôle est écrit pour une voix qui doit unir de belles cordes de contralto aux plus brillantes notes du soprano, et mélanger ainsi ce riche mécanisme vocal avec le sentiment de cet amour maternel, profond, héroïque, au-dessus de l'humanité, c'est louer beaucoup mademoiselle Wertheimer que de dire que c'est elle qui s'est le plus rapprochée de madame Viardot.

* * Madame Stoltz doit prendre un congé dans le mois d'octobre.

* * L'engagement de Roger touche à son terme: dans quelques semaines, l'éminent artiste n'appartient plus à l'Opéra.

* * *La Nonne sanglante* est annoncée pour le commencement du mois prochain. Les répétitions générales sont commencées.

* * *L'Étoile du Nord* sera bientôt reprise à l'Opéra-Comique.

* * Trois pièces en un acte sont en répétition et se-

ront successivement données pour composer un spectacle entièrement neuf.

** Des correspondances de Mexico ont insinué que madame Sontag et M. Pozzolini avaient été empoisonnés, certains disaient par ignorance d'un médecin, tandis que d'autres allaient beaucoup plus loin dans leurs insinuations malveillantes. *L'Abeille* de la Nouvelle-Orléans, qui avait ouvertement accueilli ces rumeurs, a reçu des médecins qui ont traité madame Sontag et Pozzolini plusieurs lettres qui rétablissent la vérité. L'un d'eux, M. Louis Garome, termine ainsi sa lettre : « Je suis persuadé, monsieur le rédacteur, qu'après ce que vous venez de lire vous ne conserverez aucun doute sur le genre de mort de madame Sontag et de M. Pozzolini, et que vous tâcherez, de votre part, de dissiper d'atroces calomnies inventées par d'ignobles passions, et qui augmenteraient le chagrin et le désespoir des personnes qui ont déjà trop souffert par la mort de ces deux regrettables artistes. A moins qu'on ne dise que plus de trois mille personnes sont mortes empoisonnées à Mexico dans ces derniers mois, on ne peut pas le dire de madame Sontag et de M. Pozzolini. »

** La comédie de la vente des billets de spectacle aux enchères recommence à New-York pour les représentations de Mario et de mademoiselle Grisi, comme elle a eu lieu pour les concerts de Jenny Lind. Il paraît que ce genre de puff n'est pas encore usé en Amérique. Le *New-York weekly herald* raconte en détail comment on a procédé à l'adjudication, et comment la première place a été acquise à un M. Coutts, au prix de 250 dollars. Le journal ajoute (et nous ne garantissons nullement la vérité du fait) que, sous ce nom de Coutts, que personne ne connaît à New-York, se cache une femme, une Anglaise, propriétaire d'une grande fortune. Pendant que Mario chantait à Londres, cette dame n'a pas manqué une seule représentation de cet artiste, et elle se plaçait toujours de manière à se trouver en évidence. Lorsque Mario est allé en Russie, elle l'a suivi; et la première personne que Mario ait aperçue au théâtre de Saint-Pétersbourg, c'a été sa constante admiratrice. Quand elle a su que mademoiselle Grisi et Mario étaient partis pour New-York, elle a vite frété un navire dans la Baltique pour la transporter dans cette ville, et elle est allée se loger au célèbre hôtel de Saint-Nicolas, dans lequel étaient descendus les deux artistes. C'est elle qui a donné 250 dollars de la place n° 600. Le journal américain dit encore que la vente des places a produit la somme de 625,000 fr., et comme la plus grande partie a été achetée par des spéculateurs pour les revendre, on peut évaluer cette vente à 750,000 fr. Si on ajoute à ce chiffre ce qu'il a fallu dépenser pour toilettes, coiffures, gants, eau de Cologne, sans compter le louage des voitures, on peut assurer que le début de mademoiselle Grisi et de Mario aura coûté au public de New-York 875,000 fr.

Pour suppléer au manque de nouvelles théâtrales, nous offrons à nos lectrices l'intéressant article qui suit.

LÉOPOLD DANJEAU.

BELLINI, JULIE GRISI ET NORMA.

Julie Grisi, la célèbre cantatrice, n'annonça pas tout d'abord ce qu'elle devait être un jour. Dans son enfance même, sa voix avait quelque chose de rauque, et ses dispositions musicales ne se développèrent qu'avec lenteur, en entendant sa sœur aînée, Judith, toucher du piano et chanter. Mais enfin sa vocation se révéla, et promit à l'Italie une nouvelle gloire théâtrale.

C'est en 1831, à Milan, qu'elle débuta dans *Il Corsaro*, dont Pacini avait écrit la partition sur un libretto tiré du poème de lord Byron. Elle y jouait le rôle de Medora. Quoique les paroles et la musique fussent honorées d'avance d'une certaine estime, la cause réelle de l'attraction était ailleurs. Toute la curiosité se concentrait sur la jeune et belle prima donna, dont on avait beaucoup parlé, et que le public était trop avide de voir et d'entendre pour s'occuper d'autre chose.

La première apparition de Giulietta assura son triomphe. Elle conquiert l'assemblée entière rien qu'en se montrant, et il se passa plus d'un quart d'heure avant qu'elle pût faire entendre une note, tant les applaudissements se prolongeaient avec obstination, avec énergie. Sa beauté, la gracieuse simplicité de son costume, lui gagnèrent tous les cœurs, et lorsqu'elle se mit à chanter le prestige, loin de s'évanouir, devint plus puissant encore. L'enthousiasme redoubla et les applaudissements recommencèrent avec une nouvelle véhémence. Depuis longues années, le théâtre de la Scala n'avait rien vu de semblable. L'opéra de Pacini n'a pas laissé de trace, et nul souvenir n'est resté des détails de cette soirée, qui marqua le premier pas de Julie Grisi dans la carrière, hormis celui d'un fait qui se passa derrière la toile, et qui n'est pas dénué d'intérêt.

Bellini était alors à Milan. Tout entier à la composition de sa *Norma*, il vint assister au début de la jeune artiste dont on disait beaucoup de bien. Il en fut si charmé, qu'après le premier acte il se hâta d'aller lui rendre visite dans sa loge. Après l'avoir félicitée chaleureusement sur son succès, lui avoir baisé avec transport les mains et le front, il s'écria du ton de l'admiration la plus sincère : « Belle voix, belle personne ! Quel trésor ! » Néanmoins, tout plein de ses idées, Bellini cessa bientôt de complimenter la charmante débutante pour lui parler de son ouvrage encore sur le métier. « J'ai un rôle pour vous, belle Giulietta, et quel rôle ! Jeune, belle, confiante, aimante, passionnée, malheureuse !.... tout, oui, tout ce que vous pouvez désirer. Elle ne chante que l'amour, et vous, chère Giulietta ! seriez-vous capable de chanter autre chose ? Comme Dante l'a dit si divinement :

Perduto è tutto l' tempo,
Ch' in amor non si spende.

» Vous aurez Adalgis; vous serez Adalgis, mon rêve!
» C'est le meilleur rôle. Madame Pasta aura l'autre.
» Elle est justement faite pour jouer la prêtresse sublime, quoique égarée, qui obéit à l'instinct de sa nature, malgré la défense de ces sauvages druides, superstitieux, cruels, aussi durs que leurs dieux de pierre. Un guerrier l'aime et la séduit, bien que, je vous l'ai dit, ce soit une prêtresse, et même la première des prêtresses, la propre fille du grand prêtre Orovèse... Vous aussi, vous avez un amant! — Et lequel?... lequel?... demanda vivement Giulietta. — Le même... Pollion... celui qui aime Norma. — Comment cela se peut-il? — Je vais vous le dire, ma petite Giulietta, je vais vous le dire. Vous saurez que Pollion trahit Norma. Pollion a un cœur sensible. Il voit Adalgise qui est jeune et belle, vous, enfin, ma très-chère! Il vous voit, et pourriez-vous ne pas l'excuser? il oublie Norma-Pasta et s'enflamme pour Adalgise-Giulietta. N'est-ce pas naturel? n'était-ce pas inévitable? Bien: vous répondez à son amour. — Mais non, répliqua sur-le-champ Giulietta: je veux avoir un amant à moi, ou pas du tout. — Patience, patience! reprit Bellini. Votre conduite, c'est-à-dire celle d'Adalgise, est charmante. Elle ne sait rien de l'amour de Pollion pour Norma; elle ne sait rien non plus de ses enfants. — Comment, dit Giulietta, elle a des enfants et elle est prêtresse! Fi donc! — Je vais vous expliquer, répondit Bellini: ces enfants sont indispensables, ainsi que vous le verrez. J'ai écrit un *agitato*, une mélodie si touchante, si passionnée à propos des enfants! S'il n'y avait pas d'enfants, tout serait perdu: pensez-y bien. » Et Bellini chantait la belle phrase du dernier acte, au moment où Norma supplie à genoux Orovèse d'avoir pitié de sa petite famille.

« C'est là, continuait Bellini, qu'il y a entre vous et Norma un duo qui fera fureur, et une grande scène dans laquelle Pasta va pour tuer ses enfants; mais elle ne les tue pas. Vous saurez aussi que vous êtes l'amie et la confidente de Norma, et que, par l'aveu que vous lui faites du secret de votre attachement à Pollion, elle découvre la trahison et la perfidie de son séducteur. Mais vous entendrez tout cela demain, et, en attendant, vous devez savoir que Norma et Pollion sont brûlés à la fin sur un bûcher, suivant la loi barbare des druides. Je ne suis fâché que d'une chose, c'est qu'on ne brûle pas Orovèse avec eux; mais Romani ne le veut pas. Adieu, *carissima*. — Je ne veux pas d'un amant trompeur! s'écria Grisi, comme Bellini quittait la loge, et surtout s'il est brûlé à la fin, parce qu'alors Norma le gardera à sa manière. — Eh bien! dit Bellini, on vous brûlera aussi, vous et Orovèse. » Et il s'éloigna en riant aux éclats, ne songeant guère, le pauvre artiste, qu'il quitterait si vite un monde qu'il aimait tant!

Bellini fut exact. Le lendemain il se rendit chez Giulietta, et le surlendemain, et le jour d'après, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'opéra fut fini et que la jeune cantatrice fut non-seulement contente, mais amoureuse de son rôle. Bellini aussi était amoureux, amoureux à la rage, et l'on devine aisément de qui.

Donzelli était alors le *primo tenore* de la Scala; il venait chaque jour répéter avec Giulietta et Bellini. Ce Pollion, si dédaigné, si rebuté par les modernes ténors, jusqu'à ce que Tamberlik, le Romain, montrât ce qu'on pouvait en faire en ressuscitant le souvenir de Donzelli, était regardé comme un beau rôle. En effet, il l'est et le doit être. Donzelli se donnait grande peine, et Bellini se serait volontiers élancé du piano après le duo: *Va crudele e al Dio spietato*, pour embrasser le ténor et le soprano, Donzelli et Giulietta, surtout Giulietta: elle était si aimable, et Bellini si reconnaissant!

Madame Pasta ne venait jamais aux répétitions, excepté à celles du théâtre; mais à la dernière, qui eut lieu sur la scène de la Scala, la grande tragédienne lyrique fit beaucoup d'attention à Giulietta: elle la complimenta sur sa voix, sur sa conception du rôle d'Adalgise, et, se tournant fréquemment du côté de Bellini et de l'orchestre, elle s'écriait: « *Benissima, bene*, très-bien, pas mal, la petite, » commençant toujours par le superlatif, et finissant par le positif, comme le major Théodore, dans le roman de Hook, *Macwell*, et mêlant l'italien au français, selon sa constante habitude. Ces encouragements de la Pasta étaient bien doux pour Giulietta, qui revint de la répétition dans l'ivresse de la joie. Bellini était revenu avec elle, comme toujours. — « La Pasta est contente! s'écria-t-il pendant que Giulietta déposait son chapeau sur la table. Allons, allons, le duo!... non, le premier récitatif, non, le duo! » Et il se mit au piano, se délectant de la beauté de ses propres mélodies. Quoique modeste et parfois même timide, quand il était avec des personnes qu'il aimait, dans l'amitié desquelles il avait confiance, et que, comme Giulietta, il trouvait sympathiques, Bellini s'abandonnait à une espèce de vanité, d'*égotisme*, et se louait sans réserve aucune. Mais ce n'était pas de l'*égotisme*; c'était plutôt l'amour de la chose qui l'occupait. Son âme était pleine de musique, mais, hélas! il ne connaissait d'autre musique que la sienne; autrement, avec son génie, il aurait pu être quelque chose de plus que Bellini; sa *Norma* serait immortelle, aussi bien qu'elle est séduisante. — « Que j'aimerais donc, disait Giulietta le jour qui précéda la première représentation, et en articulant avec force, que j'aimerais à jouer Norma! — Oh! oh! répondit Bellini, attendez une vingtaine d'années, et nous verrons. » Savez-vous que c'est le plus grand rôle de la tragédie lyrique, et qu'il exige de la taille, de la voix, de l'expérience et du *génie*... du *génie*! » Bellini répétait ce mot avec une espèce de cri. Giulietta fondit en larmes et quitta la chambre.

Norma fut représentée à la Scala le jour de Saint-Étienne, 26 décembre 1831. La salle était remplie jusqu'aux combles et brillait d'une splendeur extraordinaire. On avait conçu de la musique une opinion très-haute. Bellini était immensément populaire, et le nouvel ouvrage devait être son chef-d'œuvre. De plus, il y avait la sublime *Pasta*, qui, dans sa *Druidesse*, devait éclipser sa *Médée*; il y avait Donzelli, le favori universel, avec une *cabaletta* de nature à faire crouler la salle, et enfin la jeune et charmante Giulietta, déjà l'idole du public, de telle sorte que ce devait être une soirée de l'intérêt le plus vif et le moins ordinaire, une digne célébration de la fête de Saint-Étienne. Mais l'homme propose et Dieu dispose : la première représentation de *Norma* ne fut rien moins qu'un triomphe. Pas un bravo n'accueillit la scène des druides au lever du rideau, ni l'air de Pollion. La *cabaletta*, si vantée, fut jugée un lieu commun, et les poumons stentoriens de Donzelli s'épuisèrent vainement pour en tirer un effet. Chose plus étrange encore, l'invocation à la lune, maintenant si goûtée, la gracieuse *Casta diva* ne fit aucune sensation, tandis que la *cabaletta* (que, par parenthèse, la *Pasta* ne put jamais bien chanter) parut aussi vulgaire que celle du ténor. Le pauvre Bellini, qui tenait le piano à l'orchestre, était pâle comme un mort et tremblait d'un frisson nerveux. Il comptait pourtant encore sur la beauté de son œuvre et sur le jugement définitif de l'assemblée. Il disait, soit à lui-même, soit à un ou deux musiciens les plus voisins : « Nous verrons, nous verrons. »

Les premiers applaudissements furent obtenus par le récitatif, *Sgombra è la sacra selva*, qui sert d'entrée à Adalgise. Était-ce simplement le mérite réel de ce charmant passage de mélodie, ou la manière placidement expressive avec laquelle il fut chanté, ou bien la qualité particulière de la voix de Giulietta, qui saisissait l'oreille comme quelque ancien souvenir d'enfance, éveillant un sentiment nouveau de jeunesse ? Était-ce l'extrême beauté de la cantatrice (et l'on reconnaissait qu'elle n'avait jamais été si belle) ? Était-ce tout cela réuni et agissant ensemble ? Nous ne saurions le dire; mais l'auditoire, enlevé par surprise, fut entièrement captivé; de bruyants et longs braves éclatèrent. Toutefois, ce n'était qu'une oasis dans le désert, en ce qui concernait le premier acte. Tout le reste, y compris le trio final, où *Norma* met Pollion face à face avec son crime, quoique superbement joué par la *Pasta*, et bien que Donzelli y eût déployé plus que son énergie accoutumée, finit platement, et le rideau tomba sans un seul coup de main. Le fiasco fut regardé comme certain par la *Pasta* et les autres; l'impresario, Morelli, était au désespoir. Bellini répétait toujours : « Nous verrons, nous verrons. »

Le second acte marcha comme le premier jusqu'au duo si connu de *Norma* et d'Adalgise : *Deh! con te*. Le premier mouvement fit plaisir, et il y eut quelques braves, mais la *cabaletta* fit positivement fureur, et

les applaudissements ébranlèrent la salle. Après que ce duo eut été chanté deux fois de suite avec le même succès, la *Pasta* se tourna vers la Grisi, et s'écria d'un ton de mépris : « *Voilà les connaisseurs!* » Le dédain de la grande artiste était pleinement justifié, car la *cabaletta* du duo est, sans aucun doute, ce qu'il y a de plus faible et de plus banal dans l'opéra; ce fut néanmoins ce qui décida le succès de *Norma*. De ce moment jusqu'à la fin tout fut couleur de rose. Le jeu magnifique de la *Pasta*, le chant vigoureux de Donzelli, la musique expressive de Bellini, tout fut apprécié. L'ouvrage fini, le compositeur fut rappelé à plusieurs reprises et salué de *Vivat*. *Norma* fut représentée quarante fois pendant le carnaval, attira la foule et grandit constamment dans l'opinion. Ce succès mit le sceau à la renommée de Bellini et le combla de joie. Giulietta Grisi fut aussi bien joyeuse, car ce fut le jeu de la *Pasta* qui lui inspira la résolution de devenir tragédienne. Pas un geste, pas un regard de la grande artiste ne fut perdu pour elle, et avec la conscience de sa force native, de sa volonté indomptable, un soir elle dit tout bas à Bellini dans les coulisses : « Je jouerai *Norma*, et dans moins de vingt ans, en dépit de vous. » Bellini sourit d'un air incrédule, lui prit doucement la tête en disant : « Nous verrons, nous verrons. »

(*Musical World*.)

La Galerie de COSTUMES COSMOPOLITES, qui comptait déjà dix costumes russes et dix costumes turcs, vient de s'augmenter de nouveaux costumes des bords de la mer Noire, rapportés et dessinés par M. Laurens. Cet artiste continue la série de costumes de tous les pays sur lesquels se passent les événements de la guerre actuelle. On pourra donc, à l'aide de la Galerie cosmopolite, voir pour ainsi dire les peuples dont il est parlé chaque jour dans toutes les feuilles publiques.

LES PETITS ALBUMS POUR RIRE, à 20 centimes, obtiennent un fort grand succès, qu'ils doivent à leur bon marché, sans doute, mais aussi à la commodité de leur format, qui en fait un agréable passe-temps pour les voyages en chemin de fer, en bateau à vapeur et en diligence. Ces petites collections de dessins comiques forment aussi de très-gentils recueils pour les soirées de la ville et de la campagne.

La méthode de madame Cavé, *le Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer: nous invitons les mères de famille à le visiter.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.